

Jean-Michel Meyer-Bourdieu



La Marche des éclopés



Jean-Michel Meyer-Bourdieu

La Marche des éclopés

© Jean-Michel Meyer-Bourdieu, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0163-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Clément, Sophie, Thibault et Marie, avec amour.

J'aime retourner à l'endroit où je suis mort. C'est dans un quartier très vivant en banlieue parisienne. Je me suis effondré sèchement sur le trottoir le mardi 17 octobre 2017 à 19h05. Comme vidé, ma vie aspirée dans une grosse seringue. J'étais à bout de souffle, le cœur en berne, l'aorte engraissée par des années de mal bouffe. Par chance, je ne suis resté mort que 25 minutes. Ce jour-là, la grande faucheuse a trouvé plus fort qu'elle. Son étreinte fatale a été contrée par l'ardeur ultime des secours et de la bienveillance humaine.

Pour revivre le moment si singulier où j'ai rendu l'âme, je repasse donc régulièrement entre un magasin de primeurs et une pharmacie pour faire mon deuil de ma mort avortée. Trop heureux d'être encore en vie, je m'arrête là quelques instants. Au milieu du trottoir, je m'ancre sur cette petite bande de bitume, immobile, entre les passants qui m'évitent, agacés, d'un pas pressé, loin d'imaginer croiser un mort vivant. Il n'y a ni dépouille, ni pierre tombale, ni plaque ou de parterre fleuri, puisque je suis toujours là. Mais cet endroit est devenu pour moi un lieu de souvenir et de mémoire, comme dans un vrai cimetière. Faire son deuil n'est-ce pas d'abord maintenir un lien entre le monde des vivants et le défunt ? En conséquence, je m'astreins le plus souvent possible à faire le deuil de ma mort pour me rappeler que je n'ai pas pris mon vol pour la nuit éternelle ce jour-là.

Forcément, dans ces moments-là, je pense à ma mort fauchée et à ma vie renaissante. Pourquoi suis-je encore là ? Pourquoi me sauver moi ? Et pas ma sœur. Ou quelqu'un d'autre. Un inconnu. Un enfant par exemple. Il y a tant de gamins qui meurent injustement dans ce monde. Moi, j'ai du rab de vie. Et j'ai encore du mal à y croire. C'est génial. Impossible. Incroyable. Révoltant. Miraculeux ou très chanceux selon ses convictions intimes. Les toubibs ont appelé cela une mort subite. Puis ils m'ont parlé de ressuscitation. J'étais ressuscité ! Quelle baffé ! Quelle angoisse ! Terrible à assumer. La pression qui

s'abat sur moi depuis que je suis à nouveau vivant est mortelle. Mais le pire, ce sont les commentaires des autres, entre condescendance et jalousie. « Tu ne vois plus la vie pareille, hein ? », « tu dois aller à l'essentiel maintenant. » « Tu n'as plus les mêmes valeurs, non ? » « Tu ne dois vouloir faire que ce qui te plaît ! La chance. » « T'es un veinard. » « T'es béni des dieux. »

Mais ce n'est pas si simple de revivre, ai-je envie de leur crier. Comme si renaître faisait vivre ! Je m'abstiens d'hurler par crainte de paraître prétentieux ou revenu de tout. Bien sûr on ne réapparaît pas comme avant. Mon petit cœur a été épargné. Et même en très petite forme il continue de battre. C'est essentiel. Vital. Mais la peur que votre corps vous lâche une nouvelle fois vous hante et vous tétanise à chaque respiration. Vous guettez le moindre indice qui pourrait préfigurer un second lâchage en règle. Réaccorder sa confiance à ce qui bat en vous demande beaucoup d'énergie, de confiance et de temps.

Bien sûr, vous êtes plus sensible à ce qui vous entoure. Vous percevez davantage les nuances. Vous appréciez et ressentez plus finement des impressions familières : un moment agréable à la terrasse d'un café, un rayon de soleil inattendu qui vous inonde le visage, un ciel bleu limpide, un parfum connu, un paysage de campagne, une mer calme ou l'océan en furie. Plus qu'avant, cela vous emplit d'une joie profonde et d'une sérénité apaisante. Sachant que vous pourriez ne plus être là, vous profitez intensément de l'instant. Vous remerciez le ciel, l'univers, de pouvoir encore ressentir ces émotions simples. Mais comme avant, être ressuscité cela n'a pas tué les factures, les découverts, les prélèvements mensuels et les emmerdes ! Tu vois les choses de loin et tu les ressens de manière apaisée quand tout va bien. Mais si en plus d'avoir failli perdre la vie tu as vraiment perdu ton boulot, le quotidien te rappelle vite à tes devoirs. Tu angoisses, avec une pression constante dans les artères qui t'opprime, te demandant à quoi ressembleront les lendemains qui ne chanteront pas forcément. L'insouciance idyllique du ressuscité est un mythe.

Et puis, revivre oui, mais pour quoi faire ? Pour qui ? Ces questions me rongent de l'intérieur. Je n'ai pas l'âme d'un héros, d'un prophète ou d'un

aventurier. Je n'ai pas suffisamment d'imagination et d'ambition pour m'inventer une nouvelle vie. Je ne me retrouve à l'aise que dans mes habitudes d'avant. Par prudence et conformisme. Elles me rassurent et m'apaisent. Comme un réflexe de survie, avec le sentiment réconfortant de retrouver mes repères après avoir touché le fond. J'ai enjambé l'ultime marche. J'ai été catapulté avec violence hors du monde des vivants. Et si j'ai attrapé au vol un billet retour, ça secoue profondément. Je me perds. Mes pensées s'entremêlent, s'éparpillent et se diluent. Comme si j'avais perdu mon nord magnétique. Ma boussole interne. Mais à quoi bon reprendre le chemin d'avant, brièvement interrompu, pour retrouver un quotidien anonyme, fade et insignifiant, avec, de surcroît, le sentiment de ne pas mériter ce supplément de vie et de le gâcher en renouant avec un passé sans teint, pendant que tant d'enfants innocents meurent, broyés chaque jour, dans un décompte glacial.

Quand je n'ai vraiment pas le moral, je navigue sur Internet. Je me transforme en croque-mort. Je cherche des sites d'entreprises de cérémonies funéraires qui m'aident à organiser l'enterrement que j'aurais pu avoir. Je choisis le cercueil, pas trop cher, au cas où je déciderais de me faire incinérer, puis je sélectionne les fleurs (naturelles), les couronnes et la pierre tombale. J'écris le texte de l'annonce mortuaire à paraître dans le journal ainsi que les mots qui seront gravés dans la pierre. Quelle couleur pour le granit ? La taille des lettres de mon nom ? J'indique ma date de naissance en entier ? Ou juste l'année du début de ma vie et celle de la fin ? Ça intéressera qui dans cinquante ans ? Je rédige la liste des personnes à prévenir. J'imagine celles qui seront présentes à mes obsèques. Où négligeront de se déplacer. Pas d'église. Je choisis la musique de la cérémonie civile. Mise en terre ou incinération ? Ça fait mal d'être brûlé même quand on est mort ? C'est là que je bute. Je n'arrive pas à trancher. Alors je sors chercher l'inspiration, et peut être la réponse, à l'endroit où j'ai prématurément rendu l'âme.

Certains jours l'émotion est trop forte. Je passe où j'ai expiré, transparent. Livide. Je traverse le lieu de ma mort comme un fantôme. Incapable de

m'arrêter. La douleur est trop forte. Je marche, puis j'accélère le pas et je m'éloigne le regard rivé pile à l'endroit où je suis tombé. Il m'arrive aussi de rester figé comme un macchabée. Je m'imagine mort. Mon esprit se trouble. Se vide. Mes yeux s'embrument, les larmes coulent sur mes joues. Le corps du mort a disparu. Aucune trace de mon agonie sur le sol. Seul un filet de pisse de chien ou le vomi d'un poivrot marquent le bitume où je suis tombé raide. Après quelques minutes de torpeur, je parviens à dépasser cet endroit à la fois tragique et plein d'espérance. Tout se trouble dans ma tête. J'avais perdu la vie pendant quelques minutes. C'est elle qui m'a retrouvé. In extremis. Alors que j'étais violemment pris au piège entre les bras de la mort, mon cœur a repris sa course de métronome, d'abord laborieusement, puis d'un rythme anarchique et saccadé, avant de battre presque normalement grâce à la chimie des hommes, la détermination d'inconnus et à leur vigilance. Sauvé. Alors j'essaie difficilement à nouveau de battre au rythme de mon cœur. De palpiter à sa mesure.

D'autres fois, cela m'apaise d'aller voir ce coin de bitume mortifère, ce bout de trottoir, qui m'a vu partir puis revenir, dans cet aller-retour morbide. Dans ces moments-là, je ressens très intensément la vie en moi. Je vis ma vie. Ma vie vit en moi. Elle bat dans mes tripes, dans ma tête, ma poitrine. Je suis un battement de cœur. Après quelques minutes intenses je me sens immortel. Je ne me sens pas prétentieux et hautain à l'égard des autres pour autant, pauvres mortels. Non. Je me sens débordant de vie, protégé par un souffle chaud qui m'enveloppe. Je ressens comme une cotte de maille soudée à mon corps, sorte d'armure d'énergie vitale inépuisable. Mon corps s'emplit alors de puissance et de douceur mêlées, parcouru par une douce mélodie mélancolique. Une caresse de bonheur capable de capturer les silences et de remplir le cœur de quiétude et d'amour. Dans ces moments-là, trop rares, je me découvre presque invincible. Prêt à sauver le monde.

CHAPITRE 1

Depuis que j'ai quitté le service de réanimation pour rentrer chez moi, je me réveille, calé sur les premières lueurs du jour, dès qu'elles glissent au ras du toit de l'immeuble d'en face. Peu après 6 heures, lorsque la ville ramasse son trop plein de déchets et que s'excitent les premiers klaxons, interrompant les derniers rêves, brisant le silence de la nuit.

La tête encore gorgée de sommeil, je me détends pour empoigner mon réveille-matin en plastique blanc, afin de vérifier l'heure et, surtout, devancer la sonnerie perçante qui glacerait un mort. Ce matin, une fois de plus, j'ai échappé au carillon strident du coucou plastifié à piles. J'ajuste une claque à la volée. Quand elle atteint son but, elle laisse sans voix le hoquet mécanique. Ce coup gagnant m'emplit souvent de bonne humeur pour la journée.

J'en étais là de ma vie. Je n'entrevois pas d'avenir. Juste un quotidien grisâtre à perte de vue. Calé dans mon lit, il m'arrivait de fermer les yeux, de compter mentalement jusqu'à dix et de me dire qu'après, tout irait mieux. Je retenais ma respiration. Je comptais. J'ajoutais une dizaine de secondes supplémentaires pour prouver ma bonne foi au destin. Puis j'ouvrais les yeux. Doucement. Rien ne se passait. J'aurais pu compter jusqu'à un milliard dans l'espoir de chasser mes idées noires. Ces jours-là, rien ne me délivrait de l'angoisse et de l'obscurité, pas même la faible lueur du jour qui perçait à travers les raies du volet métallique de ma chambre plongée dans l'obscurité. Je me raidissais. Je venais d'avoir 43 ans. Je rêvais de grands espaces et j'étais confiné dans un deux pièces sombre de 48 m². Comme si la mort et l'intimité d'un cercueil me manquaient finalement.

Dans mes moments de lucidité, je me rendais compte que mon problème était

ailleurs. Mon cœur fragile n'était pas responsable de tout. Surtout pas de ma très grande solitude. Ces dernières années, je m'étais perdu de vue. Lentement, discrètement. Sans m'en apercevoir. Par toutes petites touches diffuses mais irréversibles. Une fois ressuscité, la réalité de ma solitude s'était rapidement imposée à ma table. Comme une vieille amie qui vous rend visite à l'hôpital. La seule d'ailleurs. Une vieille amie que vous détestez, mais que vous ne pouvez pas chasser. Elle vit en vous. Un isolement qui vous ruine l'âme, vide votre cœur, mais qui a l'avantage d'exister, de ne pas vous lâcher et donc de vous faire croire, à force, au pouvoir de la vie.

Je repensais alors aux trois années de rêve passées avec Lucie. Une parenthèse de bonheur intense beaucoup trop courte. Elle s'était lassée à son tour, fatiguée par ma poisse collante, mon inconstance, mon pessimisme dévastateur et mon incapacité à donner la vie à des mots pour décrire mes sentiments, à ouvrir mon cœur. Tous ces défauts avaient miné notre amour. Comme frappé par l'inexorable travail des vagues de l'océan qui sapent, jour après jour, dans des gerbes d'écume blanche, les bases d'une falaise de craie blanche. Tout est joué depuis l'origine du monde. Si solide d'apparence, le mur minéral est condamné à disparaître face à la détermination de l'élément marin. C'est inéluctable. Il le sait. Tout le monde le sait. Même les enfants. Et pourtant, il se bat et se débat. En vain. Mais avec panache. Et à la fin, la falaise s'écroulera quand même. Elle appartient au camp des perdants de l'histoire de notre planète, où domine le bleu de l'océan. De la même manière que notre amour était voué à rejoindre celui des vaincus. J'étais la falaise. Un bloc de craie effacé et balayé jour après jour par la vie. Sans aucune énergie pour ériger une digue, un rempart, aussi haut et large que pourrait l'imaginer la folie ou la passion des hommes, afin d'arrêter ce mouvement d'une puissance surnaturelle pour vivre, enfin, un amour plein et coloré. J'étais incapable d'écrire une histoire, même à la craie, superficielle et fugitive. À chaque respiration, je m'effaçais de la vie et de la mémoire de mes semblables. Pour ne plus laisser aucune trace de mon passage. Et surtout pas dans le cœur et les souvenirs d'amours partagés trop peu de temps. Incapable de